

Stéphanie Hochet
La distribution
des lumières

roman

**RENTRÉE
LITTÉRAIRE**

Les meilleurs crimes
sont ceux qui
exploitent les principales
lois de la physique.

Extrait de la publication

Flammarion

La distribution des lumières

Stéphanie
Hochet



À première vue, Aurèle est simplement une adolescente dévergondée. Elle ne se sépare jamais de son frère Jérôme, qui incarne la figure de l'idiot. Au collège de Mortissieux, elle suit les cours de musique d'Anna Lussing. Anna devient pour Aurèle une obsession, un manque, une cible.

Pasquale Villano, un traducteur italien exilé en France, rencontre Anna, s'éprend d'elle. Et le paiera cher.

Roman sur les tentations dangereuses de l'adolescence, la cruauté et la candeur, *La distribution des lumières* met en mouvement des personnages qui s'opposent, se reflètent, s'éblouissent, chacun en proie à une vérité intérieure.

Née en 1975, Stéphanie Hochet a notamment écrit Les Infernales (Stock, 2005) et Combat de l'amour et de la faim (Fayard, prix Lilas 2009). La distribution des lumières est son septième livre.

Flammarion

Extrait de la publication

La distribution des lumières

Du même auteur

Moutarde douce, Robert Laffont, 2001 ; Pocket, 2004.

Le Néant de Léon, Stock, 2003.

L'Apocalypse selon Embrun, Stock, 2004.

Les Infernales, Stock, 2005.

Je ne connais pas ma force, Fayard, 2007.

Combat de l'amour et de la faim, Fayard, 2009, Prix Lilas.

Stéphanie Hochet

La distribution des lumières

roman

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-4252-4

À la mémoire de Jacques Chessex

À Claudio Morandini, amico mio

Si le primate a mis des millions d'années pour devenir un humain, l'humain, lui, peut redevenir un primate en une législature.

Antonio Tabucchi, *Au pas de l'oie*

Anna, parfum de mes phrases répétées pour moi seulement, ma plainte, mon Dieu, mon grincement de dents. La langue sur le palais entre deux ouvertures.

Annalussing pour Jérôme.

Anne en italien pour moi : Anna. Et le nom se regarde dans le miroir, *An* a vu *Na* et vice versa, vertige de ce qui est noté. Si Anna montait dans une tour comme dans *Vertigo* et tombait, on reverrait des *n* et des *a* éclatés, dispersés par terre mais de quoi reformer Anna, comme Zola a formé Nana, en faisant crier les parieurs d'une course de cheval. Se redressant, le *n* passe par-dessus le *a*, il l'enjambe, comme le cavalier enjambe sa monture. (La jambe d'Anna est si belle que j'en fais le serment.)

Lussing au collègue, avec ou sans « Madame » devant. Anna dans mes bras, déshabillée du nom de famille. Nue, sans nom, comme une princesse de conte de fées.

Pasquale

Les raisons qui m'ont poussé à partir n'ont pas manqué. Voir son pays se laisser séduire par un homme capable de descendre si bas pour croître en popularité, aller flatter les mauvais instincts de chacun et vouer aux gémonies ce qui a fait notre identité durant des siècles m'a donné l'impression d'une injure. Je ne pouvais plus le supporter.

Au début, j'étais abasourdi, pour tout dire, je n'y ai pas cru. L'idée que notre peuple avait élu cet individu m'était inconcevable. Il m'a fallu des mois pour accepter la réalité. Et plusieurs années pour prendre la décision de quitter l'Italie. Je n'ai pas la force de me battre contre un adversaire qui sait être omniprésent par son image, ses mensonges et son argent. Ce constat m'a fait honte, bien sûr. Je ne suis pas un combattant de la politique, je ne possède pas l'art de la rhétorique et j'ai toujours eu horreur des emportements, des outrances verbales. Je préfère le monde des idées et du silence. Lire,

réfléchir, écrire et traduire sont les seules armes qui me conviennent. Et encore peut-on les appeler des armes ?

J'avais toléré tant bien que mal son élection en 94. Je n'ai pas pu accepter son retour au pouvoir sept ans plus tard et le faux soulagement de sa défaite en 2005. La chance abjecte avec laquelle il a repris le pouvoir en 2008 m'a porté le coup de grâce. Ce n'était pas qu'une position d'intellectuel, c'était la vie de tous les jours qui s'en trouvait dénaturée. Impossible d'ouvrir un journal sans tomber sur quelque propos pestilentiel, impossible même d'avoir une conversation avec quiconque sans y entendre le ressassement d'une bêtise. Avant d'être le pays de l'art, qui a su accueillir, célébrer la beauté, l'Italie était, par sa tradition, celui de l'intelligence, et devait le rester. Toutes les provinces ont donné naissance à des écrivains et des penseurs, des théologiens et des stratèges. Il fallait conserver ce berceau, l'entretenir. Mais ce nouveau riche a su s'adresser à la partie vile des Italiens, ce n'est pas à leur esprit qu'il a parlé, c'est à leurs pulsions, aux instincts les plus médiocres, aux envies qui travaillent dans le sous-sol des consciences, au ventre plutôt qu'au cerveau. Il a fait appel à leur goût de l'argent, de la puissance, au désir de vengeance, il a ravivé leurs rêves infantiles, il leur a fait peur et s'est autoproclamé leur protecteur.

Malheureusement, ce type enflé de contradictions fait fantasmer notre peuple qui n'ose pas vouloir autre chose que ce que *Son Éminence* désire

pour elle-même ; nous avons oublié que la raison nous a maintes fois sauvés du désastre. Je crois que notre pays s'enlise pour longtemps.

Comment faut-il appeler notre président du Conseil ? *Éminence*, *Cavaliere*, qu'on lit partout dans la presse ? *Condottiere* a une nuance plus marquée, on y décèle les tours de passe-passe des conspirateurs de la Renaissance. A-t-il des ressemblances avec *Héliogabale*, ce prêtre du soleil, fou, sanguinaire qui devint empereur de Rome ? Peut-être est-il tous ces noms, les reçoit-il en échange de son omniprésence, du malaise que son action politique inspire. J'hésite.

L'Italie a connu la peste du temps de Boccace et le fascisme il y a soixante-dix ans. La peste brune pourrait nous menacer à nouveau. On nous assure que Berlusconi n'est pas fasciste, j'aimerais le croire. Quand la petite bourgeoisie post-industrielle télématique saccage la culture d'un pays et prend le pouvoir, il me semble qu'on a le droit d'utiliser le terme de fascisme. Quand 1 500 sans-papiers sont expulsés en une seule nuit avec ratonnades dans les rues et dans les maisons privées, on peut y voir une version italienne de la nuit de cristal. Et même s'il ne s'agissait pas de ça, le berlusconisme ne vaut guère mieux que la peste brune, on en déplorera longtemps les effets, la régression humaine, le mépris. Il nous faudrait un écrivain de génie qui sache allier la délicatesse et la revendication, un florentin autant qu'un citoyen avisé

pour lutter contre cette peste-là. Je ne l'ai pas vu à l'horizon, je suis parti.

J'ai pensé à la France comme à un pays frère qui n'avait pas perdu son entendement. Certains hommes politiques y sont décevants et même ridicules, mais on n'a pas atteint de ce côté-là des Alpes le niveau de farce à la Jarry dont la bouffonnerie ne me fera jamais rire qu'au théâtre. J'ai cru respirer un meilleur air ici.

J'ai quitté Aoste et mon épouse il y a maintenant un an. Abandonner Elsa m'a causé des remords. Je songe souvent à elle.

Notre première rencontre avait eu lieu à l'université de Turin. C'était une belle jeune fille rousse, à la voix rauque, qui se passionnait pour l'archéologie. La complicité avait été immédiate. Nous avions vingt ans. J'aimais la retrouver chaque jour dans un café pour fumer et discuter des Étrusques. Nous parlions des interprétations qu'ils donnaient aux vols des oiseaux et des *Livres de la signification de la foudre* (*Libri fulgurales*) qui exposaient l'art de la divination par les éclairs. Elsa allait consacrer sa vie à cette civilisation perdue. Elle passerait ses journées à reconstruire des puzzles de terre cuite, à identifier des inscriptions sur des disques en bronze, de la terre sous les ongles. Je l'admirais.

Nous nous connûmes bibliquement à Rome. Elle avait dû faire le voyage pour y rencontrer une équipe d'archéologues. Elle m'avait donné rendez-vous le soir, près de la statue de Marc Aurèle. J'avais pris le train en fin de matinée, loué une chambre dans un hôtel de la vieille ville. Je fis une

sieste, pris une douche et sortis. C'était le printemps, la nuit était douce, l'air sentait les figuiers en fleurs. Sur la place du Capitole, les bruits de la ville n'étaient plus qu'une rumeur.

Ma chambre ne nous a pas servis. C'est dans la sienne que ça s'est passé. Du mont Palatin où tout était antique, y compris une chouette qui hululait, comme si on entendait ces animaux-là de nos jours en pleine ville, jusqu'à son lit, il ne s'est pas écoulé une heure. C'est Elsa qui a décidé et m'a guidé vers sa chambre, je me suis abattu sur elle avec la rapidité d'un massacre. Je me suis vu agir sans comprendre, sans décider, je suis tombé sur elle sans penser, comme un monument. Elle a eu le souffle coupé, moi aussi. Elle a renversé la tête en arrière. Des rougeurs apparaissaient sur son cou et sa poitrine. Elle poussait des cris d'oiseau blessé, se débattait et m'attirait à elle en même temps. Elle n'était pas le premier corps que je serrais mais le premier que j'aimais, le premier qui soit sans défaut malgré ses bizarreries.

Pourquoi n'étais-je pas fatigué ? Je n'avais jamais vécu ça, l'effort qui n'épuise pas, l'éveil jusqu'au matin. J'ouvrais grand les yeux, fixais le plafond, les murs blancs, striés d'une lumière pâle. C'était l'été et comme dans *Le Bel Été* de Pavese : nous étions jeunes, pleins de sève et le sentiment que l'autre nous inspirait ne cessait de nous surprendre. La chouette s'était tue. J'écoutais, ravi, les sons infimes venant de son corps, de la pièce ou des jardins suspendus du mont Palatin. Tout était calme et confiant. Je célébrais mon amoureuse. Sa façon de parler sans détour, le débit heurté de ses

phrases, son timbre un peu voilé, toujours intime, comme nocturne. Ses yeux d'enfant fanatique et la finesse de ses poignets. Je me sentais responsable d'Elsa, de son avenir. Je n'étais plus seul. J'ai conservé une idée du bonheur qui ressemble à cette chambre, à un cloître plein de sommeil. Je me suis dit ce jour-là que le devenir d'Elsa ne me laisserait jamais indifférent.

Nous nous sommes mariés sans délai surtout pour faire plaisir à nos parents. Nous ne voulions pas d'enfants. Nous voulions nous consacrer entièrement l'un à l'autre. Ce n'était pas un désir avouable dans une petite ville comme la nôtre, mais les préjugés ne nous atteignaient pas et nous n'avions aucune raison de faire plaisir à ceux qui ne nous étaient rien. Nous étions des universitaires, des adolescents attardés pour les autres. La recherche pour elle, les traductions pour moi nous tenaient à distance des tracas de la vie quotidienne et de l'actualité. Sélectionner dans le vocabulaire italien la meilleure équivalence à un mot anglais était un luxe, une cure de jouvence. De son côté, Elsa ne frémissait jamais autant qu'en découvrant le sens d'une inscription sur une faïence ; en tant qu'amant, je pouvais me réjouir de n'avoir comme rivaux que des hommes du VII^e siècle avant Jésus-Christ. Nous avons vécu ensemble vingt-cinq ans.

Nos activités nous ont tenus à l'écart du monde un bon moment. Par instinct, j'évitais de m'intéresser de trop près aux déclarations de ce fou que les Italiens avaient élu président du Conseil.

N° d'édition : L.01ELJN000319.N001
Dépôt légal : août 2010